

JOURNAL DE ROUBAIX

POLITIQUE, COMMERCE, INDUSTRIE

ANNONCES JUDICIAIRES, ADMINISTRATIVES & COMMERCIALES

BULLETIN COMMERCIAL DE ROUBAIX ET TOURCOING

Ce journal paraît les Mercredi, Vendredi et Dimanche.

Les lettres, réclamations et annonces doivent être adressées au rédacteur-gérant, bureau du Journal, Grande-Rue, 56.

On s'abonne et l'on reçoit les annonces, à Paris, chez MM. LAFFITE, BULLIER et C^o, 20, rue de la Banque.

Le JOURNAL DE ROUBAIX est seul désigné pour la publication des annonces de MM. HAVAS, LAFFITE BULLIER et C^o pour les villes de Roubaix et Tourcoing.

Abonnement : Pour Roubaix, 25 francs par an. Pour six mois, 14. Pour trois mois, 7 50.

On rend compte des ouvrages dont l'auteur dépose deux exemplaires.

Roubaix, 7 Octobre 1865

BULLETIN

Les journaux et correspondances, en y joignant le service télégraphique Havas-Bullier, ne nous ont apporté depuis deux jours que des nouvelles d'un médiocre intérêt. Si peu intéressantes qu'elles puissent être, nous devons cependant les énumérer.

Commençons d'abord par l'intérieur.

Nous n'en avons pas fini avec les avertissements et les communiqués à propos des élections municipales. Voici aujourd'hui la Gazette de France qui vient d'être frappée d'un premier avertissement pour avoir reproduit un article de l'Alsacien sous la signature de M. Gustave Hagen. « Considérant, dit l'arrêté ministériel, que l'auteur de cette lettre, se livrant à un calcul hypothétique et faux sur le nombre moyen des membres des conseils municipaux et sur celui des maires pris hors du sein des conseils, dirige contre le gouvernement l'accusation injurieuse de regarder comme ineptes ou suspects toute une catégorie de citoyens honorables et s'attache à déverser le blâme sur l'exercice d'un droit que la Constitution confère au pouvoir exécutif, un premier avertissement est donné au journal la Gazette de France dans la personne de M. Aubry-Foucault, gérant du journal, et dans celle de M. Gustave Hagen, signataire de ladite lettre. »

Il paraît que M. de Bismark a été reçu par l'Empereur et par M. Drouyn de Lhuys. Certains nouvelles en concluent qu'une entente intime existe entre notre cabinet et celui de Berlin. Un journal allemand va jusqu'à comparer cette visite à celle que fit autrefois M. de Cavour à Plombières. Il est plus rationnel de penser que M. de Bismark est venu donner à notre gouvernement quelques explications nécessitées par la conduite de la Prusse dans la question des Duchés.

L'Italie de Florence annonce que le mouvement de concentration des troupes

françaises a commencé à Frosinone et Velletri.

La nouvelle donnée par l'Italie est au moins prématurée; le moment est encore éloigné où le dernier de nos soldats aura quitté le territoire romain.

On mande de Dublin, le 6 octobre:

« Huit fénians ont été renvoyés devant les assises. Le rédacteur et le propriétaire du journal de Connaught, le Patriote, ont été arrêtés, ainsi qu'un rédacteur du journal la Nation, comme ayant publié des articles séditieux dans lesquels était demandée une invasion étrangère en Irlande. »

J. REBOUX.

On lit dans l'Acranchin:

« Dimanche, une partie des boulangers d'Avranches, sous le fallacieux prétexte d'une sécheresse intempestive, se permit d'augmenter le prix du pain. Cette hausse, que rien ne justifiait, puisque tous les marchés aux grains accusent au contraire une tendance à la baisse, excita à juste titre une profonde agitation parmi les travailleurs. M. le maire s'occupa immédiatement de la question, et, avec une fermeté qui lui fait honneur, il a pris un arrêté qui rétablit la taxe du pain, à dater du lundi 25. C'est là une mesure à laquelle nous applaudissons, et qui a reçu de la population entière l'accueil sympathique qu'elle mérite: au lieu de 2 centimes d'augmentation, le prix du grain, au dernier marché, permet d'abaisser le prix du pain de 2 centimes par kilogramme. »

On lit dans le Siècle:

« M. le préfet de la Gironde vient de mettre un terme à un abus inexplicable, et dont la circulaire préfectorale nous révèle l'existence. Il paraît que les autorités locales faisaient conduire par la gendarmerie les aliénés dans les asiles spéciaux. L'aliéné n'a plus toute sa raison, mais il a presque toujours quelques cases de son cerveau qui fonctionnent régulièrement. Un infortuné qui se sait innocent, et qui se voit entraîné par la gendarmerie, peut s'exalter jusqu'à la folie. Le fou conduit par des gendarmes devenait plus fou encore en se voyant traité comme un criminel. Remarquez, en outre, que ce traitement, est contraire à l'esprit de la loi de 1838. »

« M. le préfet de la Gironde a ordonné d'une manière formelle à MM. les sous-préfets et maires du département, de recourir à tout autre moyen, et de charger un parent, un ami du malade ou une personne de confiance, du soin de l'accompagner jusqu'à l'asile. »

« Si l'abus auquel M. le préfet de la Gironde vient de mettre un terme est commis dans d'autres départements que celui-ci, nous espérons que M. le ministre de l'intérieur ordonnera aux préfets, qui déjà n'auraient pris cette initiative, de la faire cesser. »

On lit dans le Morning-Herald du 4 octobre:

« La nouvelle qui circulait en Egypte, il y a peu de temps et que M. Layard s'était empressé de transmettre à tous les journaux de Londres, relativement à la mise en liberté du capitaine Cameron et des autres captifs en Abyssinie, nous sembla d'abord trop bonne pour être vraie, et d'autant plus surprenante que, selon nous, le gouvernement britannique avait fait dans l'intérêt des prisonniers des efforts bien faibles et bien insuffisants. Nous apprenons aujourd'hui que ces infortunés sont toujours relégués dans la forteresse; chacun d'eux est enchaîné jour et nuit, sous la garde d'un soldat abyssinien. Un des missionnaires, M. Stern, a été, pendant deux années entières, en prison et dans les chaînes. Le capitaine Cameron, envoyé anglais, et l'autre missionnaire, M. Rosenthal, ont subi les mêmes tortures pendant vingt-un mois. M. Stern a été battu et emporté comme mort. Lui et les autres ont eu les pieds et les mains liés par des chaînes à tel point que leur chair est devenue un repoussant ulcère. Traînés çà et là par un soldat abyssinien, ils ont respiré l'air empesté d'un cachot où gisaient et pourrissaient à côté d'eux des centaines d'indigènes sales et couverts d'ordures; les chaleurs tropicales et les fiévreuses exhalaisons du dehors étaient en comparaison de l'atmosphère du cachot comme l'air pur et sain du ciel. La monotonie de leur prison n'était rompue que lorsqu'on les conduisait devant le roi en furie pour être menacés d'horribles tortures et d'une mort immédiate. Ramenés dans leurs cellules, faibles mais non découragés, ils étaient liés avec des cordes autour des bras qu'on leur serrait lentement jusqu'à ce que le sang jaillit de leurs doigts. Les abyssiniens sont morts dans ces prisons, mais les anglais y ont eu la vie dure. »

« Dans la crainte perpétuelle de la mort, dans des souffrances, dans des tortures qui vous glaçant le sang, quand vous en lisez le récit, abandonnés, ne recevant pas de chez eux un seul mot consolant d'un ami ou d'un parent, ne sachant pas que leurs compatriotes eussent même l'idée de ce qu'ils souffraient, ces anglais se sont pendant deux mortelles années rongé le cœur dans la forteresse de Magdala. Et qu'avons-nous fait pour eux? Qu'a fait pendant tout ce temps notre Gouvernement? Le roi qui a commis cet odieux crime, est pourtant du nombre des plus faibles potentats. Le pays à la protection duquel les prisonniers ont de justes droits, se glorifie d'être le plus puissant que le soleil ait jamais éclairé de ses rayons. Puisque le gouvernement anglais ne veut ou ne peut rien faire, voyons maintenant ce que peut accomplir l'entrepreneur ardeur des particuliers. Nous sommes charmés d'être en position d'annoncer que le docteur Beke, sur la pressante invitation de la famille de M. Stern, a promis d'aller seul en Abyssinie et de visiter la Cour de Gondarsi s'il lui procure la faible somme de 2000 livres stg. Le docteur Beke a beaucoup voyagé, il a résidé longtemps en Abyssinie; il sait la langue du pays, s'est familiarisé avec ses mœurs et ses coutumes, et il est personnellement connu du roi Théodore qui le tient en haute estime. Comme il n'a reçu du gouvernement aucune mission, il s'aura d'autant plus probablement accueilli à Gondar. S'il est un seul homme qui puisse obtenir la mise en liberté des captifs, nous osons dire que le docteur Beke est cet homme là. Il n'a été souscrit qu'une faible partie des 2000 livres stg. mais nous sommes certains que sans nul retard, le reste sera fourni, dès que l'on connaîtra généralement le but patriotique et chrétien de la caisse instituée pour la délivrance des captifs abyssiniens. Tout délai, ne fut-il que d'un mois, peut-être fatal à ces infortunés dont la captivité prolongée est tout à la fois une honte pour notre diplomatie et une profonde humiliation pour notre orgueil national, à nous autres anglais. »

DÉPÊCHES TÉLÉGRAPHIQUES

L'Agence Havas nous communique les dépêches télégraphiques suivantes: Trieste, 6 octobre.

Le courrier des Indes confirme la nouvelle de l'occupation de Samarcande par les Russes. Il n'y a plus aucun cas de choléra à Trieste.

Londres, 5 octobre, soir.

Le bilan hebdomadaire de la Banque d'Angleterre donne les résultats suivants: Augmentation: Comptes particuliers, 8,960 liv. sterl.; portefeuille, 1,647,964 liv. st.

Diminution: Compte du Trésor, 438,199 liv. st.; réserve des billets, 1,913,955 liv. st.; encaisse métallique, 776,982 liv. st.

Dublin, 6 octobre.

Huit fénians ont été renvoyés devant les assises.

Le rédacteur et le propriétaire du journal de Connaught, le Patriote, ont été arrêtés, ainsi que le rédacteur du journal la Nation, comme ayant publié des articles séditieux dans lesquels était demandée une invasion étrangère en Irlande. Bucharest, 5 octobre.

Le prince Couza est assez sérieusement malade par suite d'un refroidissement. Une saignée, pratiquée hier, a amené une amélioration sensible.

Suez, 5 octobre.

L'Erymanthe, des Messageries Impériales, venant de Maurice et de la Réunion, est arrivé hier à huit heures du soir avec les mailles, ainsi que des passagers et des marchandises.

Florence, 5 octobre.

L'Italie annonce que le mouvement de concentration des troupes françaises a commencé à Frosinone et à Velletri.

Le même journal annonce que le gouvernement de Bade, a décidé que son représentant près la cour d'Italie aurait le rang de ministre résident.

Le roi est parti de Turin pour Valdière. Sa Majesté reviendra bientôt à Florence.

BULLETIN INDUSTRIEL ET COMMERCIAL

Nouveau moyen de reconnaître la présence du coton dans une étoffe de lin. — D'après le procédé du professeur Boettger, on découpe une bande d'étoffe de 5 à 6 centimètres de long sur 2 à 3 centimètres de large, et on l'effile de trois côtés, c'est-à-dire du côté de la chaîne et de la trame, à une distance de 8 à 10 millimètres; on plonge cette bande jusqu'en son milieu, dans le sens de la longueur, dans une dissolution alcoolique un peu faible de rouge d'éthiène ou de fuchsine, formée de 14 grammes de fuchsine cristallisée et de 234 grammes d'esprit-de-vin ordinaire. Au bout de peu de temps, on retire le morceau d'étoffe; on le lave à grande eau jusqu'à ce que l'eau de lavage ne soit plus colorée. On plonge l'étoffe encore humide

FEUILLETON DU JOURNAL DE ROUBAIX

8 OCTOBRE 1865

COUP DE CISEAUX

D'où venez-vous, mon ami? demandait l'autre jour une de nos plus célèbres et de nos plus jolies artistes à un naturaliste qui se bécotaient sur ses genoux. Voici quatre grands jours qu'on ne vous a vu? Où étiez-vous donc dimanche dernier, que votre place à notre table est restée vide?

— Dans la forêt de Fontainebleau, à étudier ce qu'on trouve sous une pierre.

— Et le dimanche précédent, méchant ami?

— A Dieppe, pour étudier ce qu'on trouve sur une pierre.

— Vous voilà bien! s'écria la jeune femme en levant les bras au ciel, par un geste à la fois comique et plaintif: vous voilà bien! Toujours prêt à quitter des amis qui ne peuvent se passer de vous! Et qu'avez-vous vu sous cette pierre dans la forêt de Fontainebleau, et sur cette pierre à Dieppe au bord de la mer?

— Une fois hors de l'eau salée et en contact avec l'air atmosphérique qui les impressionnait désagréablement, elles se réfugièrent dans deux petits buissons hauts comme l'aiguille à coudre que vous tenez, et larges comme le dé qui orne votre doigt mignon. Le premier se composait de sept ou huit brins de coralline, et l'autre de trois ou quatre de sertulnaire naine. Vous

La mer, par mouvement de recul plus violent que les autres, l'avait laissée à découvert. Un coup d'œil me suffit pour voir les richesses qui recouvraient ce fragment de granit dont la surface ressemblait à un morceau de velours vivant. Aussi n'hésitai-je point, au risque de me mouiller les pieds, à courir jusqu'à lui, sur le sable humide, à le saisir, et le cœur palpitant de joie, à le rapporter sur la plage.

Là, adossé à une falaise, qui m'abritait contre le vent, je m'assis sur un tas de galets, je plaçai la pierre sur mes genoux, je tirai ma loupe de ma poche, et je passai deux ou trois bonnes heures.

— Meilleures que celles que vous passez près de moi?

— Pas tout à fait..., mais elles avaient bien aussi leur prix!

— Ah! les savants! les savants!

— Il y avait sur ma pierre deux sortes d'habitants, les uns établis à demeure comme de véritables citadins, les autres formant une population nomade et fort empressés de regagner la mer.

Je m'occupai d'abord de ceux-ci.

Les plus agiles et les plus pressés de tous étaient des *nérides*, petits vers vifs, au corps irisé de charmantes couleurs, et qui portaient dans chacun des anneaux mobiles dont se compose leur corps des appendices qui leur tiennent lieu tout ensemble de nageoires et de pattes.

Une fois hors de l'eau salée et en contact avec l'air atmosphérique qui les impressionnait désagréablement, elles se réfugièrent dans deux petits buissons hauts comme l'aiguille à coudre que vous tenez, et larges comme le dé qui orne votre doigt mignon. Le premier se composait de sept ou huit brins de coralline, et l'autre de trois ou quatre de sertulnaire naine. Vous

connaissez la coralline sous le nom de mousse de Corse, et les médecins la prescrivent comme un excellent vermifuge. Sont-elles des plantes, sont-elles des animaux? — Oui et non, car ce sont des polypes, êtres collectifs qui sont à la fois un et plusieurs, qui végètent, bourgeonnent et se nourrissent de proie.

Des porcellanes, crabes en miniature, se traînent aussi vers les petits buissons, grimpent péniblement à leurs pincées. Les *ophyures* agitent les rayons de leur étoile pour se blottir sous des *anémones de mer* et des *actinies*, nommées par les habitants des côtes, *l'épiniard* et la *rose de la mer*. J'ai vu encore des *doris*, qui ressemblent à des limaçons, traîner leur coquille, et le cloporte maritime, *l'oscabron*, qui se reploie sur lui-même comme son congénère terrestre.

L'oscabron se rencontre dans toutes les mers. D'une extrême petitesse sur nos côtes, il atteint des proportions gigantesques dans le détroit de Magellan. Les indigènes du golfe de Guinée en forment des colliers et des boucles d'oreilles fort à la mode parmi les beautés au teint d'ébène, avec le teint noir desquelles contrastent les lames articulées de son bouchier, polies et blanchies par des procédés particuliers, et ressemblant à de l'ivoire.

Le premier qui ait étudié l'anatomie de l'oscabron et qui ait précédé de Blainville dans cette voie est un naturaliste belge, mort en 1820, à un âge avancé, dans un petit village maritime près d'Ostende; il a été le héros d'un roman fort singulier.

— Dites vite ce roman, mon ami.

— Si bizarre et si intéressant qu'il soit, il l'est moins assurément que les merveilles que j'ai trouvées hier sur ma pierre, au bord de la mer.

— N'importe, dites votre histoire.

Ians Plinden était le fils d'un riche armateur d'Ostende. Il s'éprit de passion pour une de ses voisines, charmante orpheline d'une vieux commis du voisinage, et commença avec elle un de ces romans pleins de naïveté et de fraîcheur qui caractérisaient alors les mœurs de cette partie des Pays-Bas. Pendant cinq ans, il allait tous les soirs chez sa fiancée et formait avec elle des rêves d'avenir pour le jour où le père de l'ans consentirait enfin à unir la pauvre fille à l'unique héritier de sa grande fortune.

Hélas! cette grande fortune ne résista point au torrent de la révolution française, et le père de Ians, à peu près ruiné, mourut de chagrin dès les premières années de cette révolution.

Ians recueillit les débris de l'héritage paternel, épousa sa fiancée et chercha à rétablir ses affaires; l'invasion française acheva de le ruiner.

Cependant, comme il était énergique et persévérant, il réalisa le peu qui lui restait, en donna les trois quarts à sa femme, dont ils assuraient l'existence, fort modestement, je l'avoue, et partit avec le reste pour Saint-Dominique dans l'espoir de rentrer en possession de biens immenses qu'y possédait son père.

— Je reviendrai riche et heureux de l'entourer du bonheur que tu mérites si bien, dit-il à sa femme en se séparant d'elle.

Elle se jeta à ses pieds, et le supplia en pleurant de l'emmener avec lui. Vivre sans toi, lui dit-elle, c'est pis que la mort.

Il fallut bien du courage à Ians, désespéré lui-même, pour ne point céder à ces prières. Mais un homme seul, et un homme résolu à réussir ou à mourir, pouvait

courir les chances plus que périlleuses d'un voyage si aventureux.

Ians Plinden, qui comptait rester absent d'Ostende pendant deux ans tout au plus, passa vingt-cinq ans à Saint-Dominique, tantôt prisonnier des nègres, tantôt des Français, tantôt des Anglais, exposé cent fois par jour à la mort, et subissant les chances les plus fantastiques de la fortune.

Enfin, ce quart de siècle écoulé, il put revenir en Europe, rapportant une jolie fortune, et de magnifiques collections de conchyliologie, collections sa consolation pendant les épreuves qu'il avait subies, et maintenant sa joie et son orgueil.

Chaque fois qu'il avait cru possible de faire parvenir de ses nouvelles à sa femme il lui avait écrit, plus affligé que surpris de ne point recevoir de réponses à ses lettres, au milieu des guerres et des tourments politiques qui bouleversaient le monde à cette époque.

Il débarqua donc par une soirée de 1820, à Ostende, et se rendit à sa maison, qu'il reconnut à peine tant elle avait subi de modifications.

Une jeune fille lui ouvrit et le regarda avec des yeux effarés, quand il demanda: « Madame Mitje Plinden? » Je ne connais personne de ce nom, dit elle, et cependant voici vingt ans que mon père habite Ostende et cette maison.

Ians Plinden se retira triste et rêveur. Le lendemain il prit de toute part des informations dans la ville sur sa femme.

Il ne retrouva point un seul de ses contemporains; un quart de siècle et les révolutions qui avaient bouleversé le pays avaient fait disparaître de la ville tous ceux qui connaissaient autrefois Plinden.

Il fit mettre un avis dans les journaux